

# **Badische Landesbibliothek Karlsruhe**

**Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe**

## **Excursions sur les bords du Rhin en Hollande et en Belgique ...**

**Chaumont**

**Limoges, [1858?]**

VII.

[urn:nbn:de:bsz:31-125034](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-125034)

## VII.

L'Amour fraternel. — Une Résurrection. — *Coblentz*. — Etudes bachiques. — *Ems*, sa vallée, ses bains et ses jeux. — *Ehrenbreitstein*. — *Trèves*. — Souvenirs de la plaine de *Coblentz*. — L'île de *Niedewerth*. — *Engers*. — *Weissenthurm*. — Le général *Hoche*. — *Monrepos*. — *Newied*. — *Andernach*. — *Brolh*. — *Ahrweiler*. — *Sinzig*. — *Rémagen*. — *Rolandseck*. — Les sept Montagnes.

— Un volcan. — *Druchenfels*. — *Godesberg*. — *Bonn*.

Eh bien ! oui , moi , Julien d'Harcourt , habitué à rire de tout , à tout railler , à ne voir jamais assez les choses sous leur côté sérieux , j'ai les larmes aux yeux , comme tous mes camarades . Oui , ma fibre lacrymale s'est ouverte , et je pleure , en voyant le noble tableau d'un amour fraternel aux abois , parce qu'il est frappé dans la personne d'un être aimé , chéri , que menace la mort .

M. Edmond ne va pas mieux : au contraire , son état inspire de vives inquiétudes . On vient de prévenir sa famille par le télégraphe électrique . Mais si le pauvre jeune homme se tord sous la violence du mal , il y a vraiment bonheur à voir sa foi vive lui inspirer vis-à-vis de Dieu le recours le plus fervent . Et , pendant qu'il prie , pendant qu'il invoque la Vierge des cieux , dont nous implorons le secours avec lui , il y a d'autre part un angle de ce triste tableau , qui nous révèle que tous les cœurs ne sont pas infectés de la lèpre de l'égoïsme . Le frère de M. Edmond , le cœur brisé , l'âme navrée , la tête perdue , se multiplie , crée , invente , imagine , cherche tout ce qui peut apporter du soulagement au malade . L'œil fixe , il scrute ses douleurs , les symptômes , les effets , le mal ; puis , interrogeant madame Daurey , dont les conseils sont pour lui des ordres , il va , vient , sonne , demande , applique , agit , et regarde le ciel , qu'il invoque à son tour .

Tant de soins , tant d'angoisses , tant de prières , ne peuvent rester sans fléchir le maître de la vie et de la mort.

Cette fois , M. Edmond va mieux. Mais c'est un mieux réel ; c'est un véritable retour au bien-être. Aussi quelle joie pour nous tous , quel bonheur pour M. Louis , le frère si tourmenté du cholérique , quel soulagement pour notre sœur de Charité !

Nous respirons tous...

Mais savez-vous que M. Edmond est un artiste qui donne les plus belles espérances ? Savez-vous que M. Louis est également un artiste dont les succès nous sont connus , maintenant qu'il nous révèle son nom ? Savez-vous que M. Edmond et M. Louis sont , l'un et l'autre , les frères de madame M... C... , la gracieuse et tant aimée fauvette de notre Paris. Oui , cette éminente artiste , si noblement connue , si fièrement aimée de notre public , est leur sœur. Car , nés tous à Bruxelles , ils se sont faits , par leur talent , les merveilles de notre capitale de France. Mais ils sont si modestes , que je ne dois pas les blesser dans leur vertu.

C'en est fait , M. Edmond ne court plus aucun danger : il boit , il sourit , il parle , il nous serre les mains. Personne ne portera son deuil , et nous aurons , au contraire , des fleurs à lui offrir pour sa résurrection. Car il est guéri ! Voyez : le voilà qui se soulève et s'appuie sur le coude pour voir passer un bateau à vapeur chargé de musiciens faisant retentir l'air de leur harmonieuse musique militaire , au lever du soleil , le lendemain de notre arrivée à Coblenz.

Donc , en joie , camarades ! Allons remercier Dieu dans ses temples , et courons visiter Coblenz.

Vous rappelez-vous d'un certain officier *prussien* , qui vint avec nous de Francfort à Mayence , et que nous avons gratifié de la qualification de ci-devant jeune homme ? Il me semble qu'on vous a dit combien il était galant chevalier. Or , au moment où nous sortions pour notre visite , le premier personnage que j'aperçois sur le quai , n'est ce pas mon Prussien ? Vous dire avec quel empressement il offrit son bras à madame Daurey , est un de ces détails qui échappent à la plume. Pour apprécier , il faut avoir vu. Le voici donc nous pilotant dans la ville.

Bâti sur un terrain triangulaire formé par le confluent de la Moselle et du Rhin , Coblenz a pris son nom de sa position. Les Romains l'appelèrent *Confluentes* , témoin Amien-Marcellin qui dit , en parlant de l'armée romaine en marche vers le Rhin :

— *Per quos tractus nec civitas ulla visitur , nec castellum , nisi quod apud Confluentes ; locum ita cognominatur ubi amnis Mosella confunditur Rheno.*

Or , Drusus , l'infatigable Drusus , qui avait jugé le rocher faisant face à Coblenz , de l'autre côté du Rhin , y construisit une forteresse , *Castellum* , et depuis ce castel jusqu'à Ehrenbreistein , le rocher a toujours été gardé militairement.

La ville romaine Confluentes, devenue Coblentz, couvrait le terrain qu'on appelle en ce moment *Alter Hoff*. C'est la vieille ville.

En l'an 9, Jules César y fit passer son armée sur un pont de bateaux.

Sous la domination des Francs, les rois d'Austrasie lui donnèrent le nom de *Cophelnuici*. Alors elle avait un palais qui devint parfois la résidence des empereurs d'Allemagne.

En 806, il se tint dans l'église collégiale un grand concile, auquel trois rois et onze évêques assistèrent.

En 860, Charles le Chauve y signa la paix avec Louis le Germanique.

Coblentz fut, à cette époque, l'extrême limite des excursions des Normands.

Abandonnée au duc de Lorraine, en 842, Coblentz appartient alternativement à la France et à l'Allemagne, jusqu'en 1018.

Alors l'empereur Henri II la donna à Pappo, archevêque de Trèves, et en fit une ville épiscopale.

L'année 1252 la vit entourer de murailles.

Pendant la guerre de Trente-Ans, elle eut à subir des sièges, en 1632, de la part des Suédois, puis des Français, et enfin des Impériaux, en 1636.

En 1688, bombardée par M. de Boufflers, Vauban et le roi Louis XIV en personne, elle souffre beaucoup, mais n'en résiste pas moins.

De 1779 à 1787, elle est embellie et considérablement augmentée par le prince Clément. Aussi ne la nomme-t-on plus que *Clemenstadt*, divisée en *Altstadt*, ou vieille cité, et *Neustadt*, ou ville neuve. Mais l'usage reprend bientôt le dessus, et elle reste toujours Coblentz.

Au début de notre révolution, elle sert d'asile à l'émigration de notre noblesse française, et devient le prix du triomphe du jeune et habile général Marceau, après quelques heures de siège seulement.

Alors, jusqu'en 1814, elle devient le chef-lieu du département de Rhin et Moselle.

En 1815, elle redevient Prussienne, avec toute la province rhénane.

Nous remarquons d'abord que la vieille ville, malgré toute son irrégularité, a cependant plusieurs rues belles et larges. Ses maisons y sont presque toutes à trois étages. La plus longue et la plus vivante de toutes est celle qui, commençant près du Rhin, va jusqu'au pont de la Moselle.

Le pont, construit sous l'archevêque Baudouin, en 1343, et achevé seulement en 1440, mène à la route de Cologne. Il ne manque pas de caractère, quoiqu'un peu étroit. Ses arches sont au nombre de quatorze. Du centre de ce pont, la vue sur le Rhin a quelque chose de féérique.

On nous a signalé le monument le plus original, sur l'une des places de la vieille ville, et nous nous empressons de le visiter. Ce n'est autre chose qu'une épigramme que l'on

a voulu nous décocher. Sur la place de Saint-Castor, en effet, nous trouvons une misérable fontaine. Notre Prussien s'empresse de nous lire ce qui suit, gravé sur le granit :

1812

MÉMORABLE PAR LA CAMPAGNE CONTRE LES RUSSES,  
SOUS LE PRÉFECTORAT DE JULES DOAZAN.

— Ce Jules Doazan, préfet du Rhin et Moselle, s'était trop hâté d'inaugurer cette fontaine, en la dédiant au souvenir de cette année 1812 et de la campagne de Russie si fatale aux Français! ajoute notre ci-devant jeune homme. Car le comte de Saint-Priest, général russe, passe le Rhin à Coblenz en 1813, et investit la ville défendue par un corps d'armée française et par une redoute. Or, nonobstant ce, les Russes entrent dans la ville. Les Prussiens, car, en résumé, les gens de Coblenz, quoique département français, étaient Prussiens, les Prussiens, dis-je, illuminent aussitôt, et le colonel Mardenko est nommé commandant de la ville. Certes, il respecte la fontaine, comme monument d'utilité publique. Mais, trouvant son plaisir à ridiculer la France en laissant cette inscription, il se contente de faire ajouter au-dessous ce que vous voyez :

VU ET APPROUVÉ PAR LE COMMANDANT RUSSE DE COBLENZ,  
1813.

— Diavolo! s'écrie M. Verbedur, c'était tirer à brûle-pourpoint, cela.

Et depuis 1812 et 1813, le monument et son inscription demeurent et demeureront longtemps encore peut-être. Mais voici Saint-Castor, sur cette place même, laissons la fontaine et allons à l'église. Cette antique basilique, qui ne date que du IX<sup>e</sup> siècle, pas plus que cela, mérite un peu mieux notre intérêt que les saillies de MM. Doazan et Mardenko.

Sept grandes marches conduisent au portail, qui ne remonte qu'à 1805. Mais l'intérieur rachète ce que l'extérieur offre de trop moderne. La voûte repose sur des colonnes de style corinthien. Des peintures décorent les murailles. Les confessionnaux sont découverts et permettent de voir le prêtre et le pénitent. Quelle foule dans la nef, et quel profond recueillement! On dit la messe. L'orgue joue. Quinze à vingt voix font entendre d'assez pauvre musique. Mais ce n'est pas la musique qui m'occupe, c'est la piété des fidèles. On est heureux quand on voit Dieu régner sur son peuple et son peuple honorer Dieu. Après l'office, nous pouvons circuler.

Voici d'abord le tombeau de sainte Rizza, petite-fille de Louis le Dévoit. Une légende écrite en gothique, et que je déchiffre, ne me laisse aucun doute. Il est à gauche, en entrant.

Ensuite, voici le sépulcre de l'archevêque Cuno de Falkenstein, et celui de Werner de Koenigstein.

Là, sous cette voûte, l'empereur Henri IV a pardonné à son fils rebelle ;

Ici Louis de Bavière a reçu le serment d'hommage des princes de l'empire.

On nous présente un reliquaire d'or, présent de l'empereur Othon de Brunswich.

Sur cet autel, regardez, sans trop admirer, *une copie* de la *Descente de Croix* de Rubens.

Dans le chœur, voyez et admirez les quatre magnifiques tableaux peints par le célèbre Zick.

Sortons. Jetez un long regard sur ce cimetière.... Savez-vous bien que ce fut là que le grand saint Bernard prêcha la Croisade ?

Nous allons nous éloigner. Des deux clochers de Saint-Castor, mes yeux redescendent au portail... Hélas ! il est peint en rouge, en rose, etc. Au fait, ce portail est du XIX<sup>e</sup> siècle.

Un mot sur le patron de cette église. Saint Castor étudiait pour recevoir le sacerdoce, et venait de recevoir la dignité de diacre des mains de saint Maxime, évêque de Trèves, lorsqu'il prit la résolution de se faire ermite. Il choisit pour séjour une grotte sauvage, près de Carden, sur la Moselle. Ce fut là qu'il passa sa vie, employée à la conversion des païens. Lorsqu'il mourut, l'archevêque de Trèves, Hetti, envoya son corps à Coblenz, où on l'honore dans l'église qu'on lui érigea.

Je vous parlerais de l'église de Saint-Florin, qui est un beau monument de style byzantin, si j'en avais vu autre chose que l'extérieur. Mais comme elle appartient au culte protestant, et que chez les protestants les églises ne sont ouvertes que le dimanche, je suis réduit au mutisme.

Je ne vous dirai rien non plus de l'ancien château archiépiscopal, qui renferme un fort bel escalier en spirale. Mais comme je m'y présentais, le piston d'une machine à vapeur qui y fonctionne me refusa très-nettement l'entrée. C'est à cette heure un établissement industriel. C'est pourtant là qu'en 1609 fut conclue la fameuse ligue catholique. Ce monument méritait bien d'être conservé. Ses dehors ne laissent pas de plaire à l'œil.

L'église des Jésuites, dont un bedeau, gibbeux et jaune comme une momie, nous fait les honneurs, est du XVIII<sup>e</sup> siècle, et mérite un examen à cause de la fusion des styles gothique et néo-italien que l'on y remarque.

Laissez-moi vous signaler aussi :

L'ancien château électoral, construit sous le règne de Clément Venassas, qui sert de résidence royale depuis 1842, après qu'en 1792 il eut abrité les comtes de Provence et d'Artois, depuis Louis XVIII et Charles X, et dont la chapelle est ornée de belles fresques ;

Le Palais de l'Ordre Teutonique ;

Le Tribunal des Echevins ;

Et la Halle des Marchands.

Notre ci-devant jeune homme, grand amateur de l'art lyrique, veut exciter notre enthousiasme, en face du théâtre, en nous disant vingt fois peut-être que Coblantz est la patrie d'Henriette Sontag, si *famuse misicien*, c'est son expression, mais il fait *fiasco*. Aussi, pour se dédommager, nous conduit-il à la nouvelle ville.

Nous y arrivons par une rue toute parisienne qui commence au pont de bateaux, gravit la colline entre deux haies de belles maisons et d'assez jolies boutiques, et, au milieu de cette rue, tournant à gauche, nous trouvons une place immense, fort bien plantée de beaux arbres, gazonnée, bordée de magnifiques hôtels sur un côté, montrant une vaste caserne de l'autre, le château moderne sur un troisième plan, et servant de débouché à d'assez larges rues. C'est la place du Château. Il ne manque à cette grande place... que du monde. J'y ai compté trois soldats qui semblaient fort ennuyés, et un campagnard en sabots.

Le soir venu, nous étions à l'hôtel, empressés de serrer la main à notre cher Edmond. Le mieux se prononçait de manière à ne plus laisser la moindre place à l'inquiétude. M. Louis ne le quittait pas d'une minute toujours. Madame Daurey gardait sa chambre, épuisée de fatigue qu'elle était.

M. Verbedur nous réunit alors, et comme il faisait un admirable clair de lune, il nous conduisit sur le pont de bateaux, d'où nous pouvions voir et la ville endormie déjà sous les pâles rayons de l'astre, mais dont les tours et les clochers brillaient en babillant les heures, et le terrible rocher qui fut un *burg* des Gaulois, un *castel* sous les Romains, l'*Irmstein* du *xne* siècle, et enfin l'*Ehrenbreitstein* d'aujourd'hui. Je perdrais mon temps à vous peindre cette masse titanique couronnée d'une forteresse dont les plus formidables instruments de guerre n'ont pu jamais entamer le granit.

Vainement ce monstrueux colosse, élevé de huit cents pieds au-dessus du Rhin, et qui a un puits de six cents pieds creusé dans le roc vif, fut assiégé par les Français vers le sud, pendant qu'une armée de quarante mille hommes livrait l'assaut vers le nord, à l'époque de la guerre avec la Suède : il fut imprenable.

Vainement le jeune général républicain Marceau l'assiégea durant un mois en 1795, et à deux reprises différentes en 1799, il ne se rendit pas.

Aussi le contemplions nous avec admiration, apprenant de la bouche de notre cher maître qu'*Ehrenbreitstein* veut dire *la large pierre de l'honneur*, lorsque les tambours de ses casemates firent entendre la retraite dans son voisinage. Puis, au bruit des tambours succéda les fanfares harmonieuses de musique guerrière. Mais cette musique retentit tout près de nous, à l'extrémité du pont, du côté du Rhin opposé à Coblantz, à l'endroit jadis nommé *Klein*, ou le Petit-Coblantz, dont il n'existe plus d'autre trace qu'une maisonnette appuyée à un large et long jardin. Une grille en assez mauvais état forme la porte qu'éclairaient deux lampions fumeux, et, comme nous voyons entrer des gens de toutes sortes, nous aussi nous pénétrons.

D'abord nous nous trouvons quelque peu dans l'obscurité, sous une allée de tilleuls : mais ensuite le jour se fait à un centre occupé par une musique composée de militaires prussiens, éclairés par un misérable lustre sous lequel un tonneau gît, présentant son embouchure au gosier desséché des virtuoses. Et il faut croire que de souffler dans leurs instruments dessèche beaucoup le gosier de ces messieurs, car à peine ont-ils fini quelque grand air, une walse, ou une sohtisch, qu'incontinent ils lèvent un cruel assaut à la pièce de.... bière. Puis tout autour, en rangs pressés, des hommes, des enfants, des vieillards, des jeunes filles, des soldats, des officiers, des bourgeois, des manants de tous les calibres, la choppe à la main, et ne la quittant jamais, boivent, fument, reboivent, refument, jusqu'à extinction... Jugez si nous avons envie de rire! M. Verbedur, qui nous a jeté dans ce guépier, n'osant plus reculer, s'installe bravement sur l'un des bancs. Notez que, pour ménager l'espace, il n'y a pas de tables. Mais à peine sommes-nous assis à ses côtés, que voici une grande et vigoureuse Allemande qui vient, d'autorité, armer chacun de nous d'une choppe monstrueuse, toute pleine d'une bière mousseuse; et nous met à la main une pipe toute chargée d'un âcre tabac. Je vous déclare que nous avons bu la bière : quant au tabac, nous l'avons laissé pour des bouches germaniques plus généreuses que les nôtres. M. Verbedur voulut faire bonne contenance; mais, après quelques symphonies prussiennes, nous lui rendîmes un grand service en lui demandant de nous sortir de cette région d'effrayants buveurs, si effrayants, qu'un verre vide était aussitôt remplacé par un verre plein!

Le lendemain, je sortis seul. Le hasard me porta vers le pont de la Moselle. Je le franchis, car je voyais à fort peu de distance s'élever une pyramide, à gauche de la route. J'approche et je lis :

ICI REPOSE  
MARCEAU, NÉ A CHARTRES,  
SOLDAT A SEIZE ANS, GÉNÉRAL A VINGT-DEUX !  
IL MOURUT EN COMBATTANT POUR SA PATRIE,  
LE DERNIER JOUR DE L'AN IV DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE.  
QUI QUE TU SOIS,  
AMI OU ENNEMI DE CE JEUNE HÉROS,  
RESPECTE SES CENDRES.

Ainsi l'Europe est couverte des dépouilles mortelles de nos héros : près de Baden-Baden, c'était Turenne; ici, c'est Marceau; bientôt, ce sera Hoche que nous rencontrerons sur notre route.

Je revenais tout pensif vers Coblentz, et j'avais à peine un regard distrait pour les armes des Prussiens qui brillaient au soleil sur la place d'Armes d'Ehreinbretstein, lorsque Emile, tout étouffé, vint à moi :



— Je te cherche, me dit-il, hâte-toi, car nous allons à Ems.

En effet, une large et antique calèche, déjà fleurie des visages de mes camarades, de M. Verbedur et de madame Daurey, attendait devant la porte de notre hôtel.

Nous partons. Pont de bateaux. La brasserie où hier M. Verbedur représenta si dignement l'Université de France parmi les cruches de bière allemandes. Charmants paysages. A notre droite, de l'autre côté du Rhin, sur les hauteurs de Coblenz, la forteresse du Petersberg; derrière nous, l'Ehreinbreitstein. Montagnes couronnées de nouvelles ruines aussi belles que celles du Rhin. Vallée de la *Lahn*, rivière chargée de minerai. Forges et fonderies. *Ems* dans une situation charmante, au pied de collines abruptes, sauvages les unes, verdoyantes et boisées les autres. Hôtels superbes. Maisons fort belles. Nous nous arrêtons à l'Hôtel d'Angleterre.

Nous visitons les Bains, qui, eux aussi, ont été connus des Romains. On compte quinze sources chaudes, dont la température est de 18 à 44 degrés Réaumur. Les dames s'en trouvent parfaitement pour les maux d'estomac et les pâles couleurs; les hommes contre la goutte, les paralysies, les rhumatismes.

Il n'est pas jusqu'aux chevaux, aux mulets, aux animaux de toutes sortes, qui n'aient à s'applaudir de leur générosité. Nous voyons plusieurs quadrupèdes plongés dans les eaux et attachés à des pieux pendant des heures entières.

Ems est très-animé. Il y a une foule de gens attirés là, les uns par le site, qui est ravissant, les autres par l'amour de la société, un certain nombre par le désir de se guérir, un plus grand nombre encore par le jeu. Oui, par le jeu : car on joue aussi à Ems.... Et dans la salle des jeux, ce n'a pas été sans un profond dégoût que nous avons vu une toute jeune fille jeter à profusion, sous les yeux de sa prétendue mère, une vraie mère ne pourrait commettre un tel crime, ses pièces d'or sur le tapis vert d'où le râteau des croupiers les faisait tomber dans la gueule du monstre que l'on nomme le Fermier des Jeux.

Nous sortons indignés.

Il est soir quand nous rentrons à Coblenz. Décidément Edmond est sauvé, et, dans son bonheur, Louis se permet un cigare ! Excellent frère ! Tant qu'Edmond fut en danger, il prenait un gilet pour un bonnet de coton, et une tasse pour une bassinoire. Maintenant, le plaisir lui rend toutes ses facultés, et ce n'est pas sans fête pour nous que nous le décidons à venir prendre place à table.

Hier, quand Emile vint me chercher du côté de la pyramide du général Marceau, nous avons eu la surprise d'un délicieux et microscopique steamer, manœuvrant avec grâce sur la Moselle, et qui avait nom : *la Ville-de-Trèves*. Je ne sais comment mon cher camarade a manœuvré à son tour, mais à notre réveil, ce matin, il est venu, tout triomphant, nous dire que nous allions à Trèves...

Mon beau Rhin, nous te disons adieu pour un jour ! nous te reviendrons ensuite... Permetts-nous de naviguer quelques heures sur un fleuve qui nous parlera de la France, d'où

il vient ! Il est si doux d'entendre le langage de la patrie ! Et puis , la vallée de la Meuse est si riche en beautés naturelles , en souvenirs historiques , en grandeurs pittoresques , que ce serait dommage de ne pas jeter un regard sur ses richesses.

Savez-vous bien qu'il y a quinze cents ans , Ausone , un poète romain , s'éprit d'un tel amour pour la Moselle , qu'il la chanta dans ses poésies ? C'était un personnage consulaire qu'Ausone ! Il se signalait parmi les *Epigones* par le goût et le savoir. Bordeaux , qui l'avait vu naître , se glorifiait de ses talents , et la Moselle peut être fière d'avoir su allumer la verve d'un tel héros.

En réalité , la vallée , le long de laquelle glisse notre joli petit steamer , comme une mouette qui court au rivage , est délicieuse et pleine d'aspects romantiques. La rivière décrit en tout sens des courbes gracieuses ; le caractère du pays est plus méridional , et la végétation plus luxuriante que sur les bords du vénérable Rhin. La contrée montre souvent les teintes chaudes de l'argile schisteuse , et ces tons rougeâtres nous reposent des rochers d'ardoise de la vallée du Rhin. Enfin , quant aux souvenirs , écoutez M. Verbedur :

— C'est ici , dans l'angle que forment le Rhin et la Moselle , que Jules César battit les Osipètes et les Teuctères.

Voici *Moselweis* , le *Vicus ambitianus* des Romains , la patrie de Caligula , dont le nom signifie *botte gauloise*.

Ici , remarquez *Diebelich* , colline que de vieilles chroniques désignent comme le lieu de rendez-vous des sorcières.

Là , *Cobern* , avec les ruines de deux châteaux et une fort belle chapelle du xii<sup>e</sup> siècle.

Plus loin , *Gondorf* , avec le château des célèbres comtes de La Layen et une maison des Templiers du xiv<sup>e</sup> siècle.

Distinguez-vous le village de *Brodenbach* ? Le château qui le domine est celui d'*Erenburg* , la plus belle ruine de ces rivages.

Et puis *Mozelkren* , manoir archiépiscopal du xiii<sup>e</sup> siècle.

Et puis *Mæden* , d'où ce sentier , là , monte à *Elz* , vieux burg romantique.

Et puis *Treis* , délicieux hameau entouré d'une rangée de collines , en forme d'amphithéâtre , avec deux fort anciens châteaux.

Maintenant c'est *Cochem* , ville ancienne , admirablement située , fameuse par les saillies , vraies ou fausses , de ses habitants , les Gascons de l'Allemagne.

Au-dessus de la ville , vous voyez les deux châteaux de Cochem et de Metternich-Winneburg. Au xi<sup>e</sup> siècle , le premier était à la palatine Richenza , reine de Pologne ; le second le palais d'été des archevêques de Trèves , aux xiv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles.

— Je gage que le refrain de la complainte sera encore : Détruit par les Français... dit Emile.

— En 1689 , sous les ordres du maréchal de Boufflers... achève M. Verbedur.

L'autre manoir est le berceau de l'illustre famille dont la diplomatie européenne a possédé le dernier rejeton, M. de Metternich.

Nous passons devant *Beilstein*; *Bremme*, qui gît dans un profond bassin; *Alft*, au confluent de la petite rivière d'Issbach, avec des ruines; *Pruenderich*, que les mines de *Marienburg* rendent fameux; *Enchirelh*, avec des colonnes antiques qui révèlent un temple romain; et *Trarbach*, qui mérite une mention spéciale.

Trarbach, chers lecteurs, est une petite ville située à l'issue d'une charmante vallée, avec des mines de plomb, de cuivre, etc. On y remarque une vieille église gothique et les restes d'un château. Ce fut dans ce manoir que Lauretta de Sponheim osa retenir prisonnier le puissant Baudouin de Trèves, frère d'un empereur d'Allemagne, oncle du roi de Bohême.

M. Verbedur nous raconte ainsi la légende :

— Se fiant à un armistice, Baudouin, accompagné de quelques hommes seulement, descend la Moselle dans une barque. Mais, au pied de son château, la comtesse Lauretta avait barré la rivière à l'aide d'une énorme chaîne tendue entre les deux rives. Avant d'arriver à cette chaîne, Baudouin se voit entouré de nacelles armées... Il est fait prisonnier et amené au château... Il n'y resta pas, car le pape intervint, et Baudouin paya sa rançon. On dit que cet argent fut employé aux fortifications de Trarbach.

Enfin, voici *Traben*, où Louis XIV fit bâtir le Fort-Royal, en 1681, lequel fort fut rasé après la paix de Riswick; *Neumagen*, le *Noviomagus* des Romains, avec des ruines du palais de Constantin; et *Pfaelzel*, qui jadis avait un couvent fondé par la fille de Dagobert, en 653, jadis résidence d'empereurs romains, puis des rois francs. J'ajoute que Pfaelzel est le théâtre de la fameuse légende de Geneviève de Brabant. Vous me permettez de la taire, n'est-ce pas ?

La Moselle décrit une dernière courbe, et, sur le rivage, voyez, c'est notre ville de *Trèves*.

— Ausone a dit de Trèves, nous crie Emile, qui feuillette un bouquin :

« Cette seconde ville de l'empire romain est la plus riche, la plus heureuse, la plus glorieuse, la plus éminente, la plus grande de toutes les villes en deçà des Alpes ! »

— Alors, Monsieur, ajoute un voyageur en costume de gentleman, et sentant le patchouli d'une lieue, si du temps des Romains *Augusta Trevirorum* était digne de tels éloges, alors qu'elle possédait *Imperatores mundi*, cette gloire lui reste encore aujourd'hui, car aucune ville de l'Occident, après la ville éternelle, ne conserve des restes plus grandioses.

— Qu'est-ce que c'est que la ville éternelle ? me demande René, se cachant quelque peu par pudeur...

— Rome ! lui crié-je.

— Elle est même plus ancienne que Rome... ajoute le fashionable. Ecoutez cette fière devise :

*Ante Romam Treviris stetit annos mille trecentis.*

— Vous savez le latin, Monsieur? demande malignement Emile.

— Je m'en flatte... répondit le dandy.

— Alors, dites *annis*, et non pas *annos*... fit notre grammairien.

— Si vous êtes aussi fort en histoire qu'en latin, mon cher ami, reprit le jeune muscadin, vous saurez que quand Jules César fit la conquête de Trèves, en 55, elle était la capitale florissante de la puissante tribu des Gaulois-Belges.

— Je sais cela en effet, Monsieur, répondit Emile, et j'ajoute que l'empereur Auguste y établit une colonie romaine, avec un sénat et une municipalité. Les empereurs Chlore, Constantin, Julien, Valentinien, Valence, Gratien, et Théodose en firent leur résidence pendant leur séjour dans les Gaules.

— Et le Code romain renferme plus de cent lois datées de Trèves... ajouta notre jeune homme en incrustant un lorgnon dans la cavité de l'orbite oculaire.

— Monsieur est étudiant en droit? se permit de dire Emile.

— Oui, mon ami...

— Monsieur m'honore en me donnant le titre d'ami, ajouta Emile que vexait cette appellation familière. Mais il me permettra de lui demander si ce lorgnon ne nuit pas à sa vue au lieu de la servir?

Le jeune voyageur rougit imperceptiblement; mais pour se donner une contenance, il tira d'un porte-cigares en maroquin armorié un panatelas qu'il alluma sans retard avec beaucoup de grâce.

— Vous êtes bien jeune pour fumer, Monsieur, dit l'imperturbable Emile, et vous me permettez de vous faire remarquer que Madame aime peu l'odeur du tabac. En outre, il paraît que l'usage du cigare fatigue la poitrine, loin de lui être salutaire.

Nous nous étions groupés autour de l'étranger qu'Emile aiguillonnait de la sorte, et nous craignons un orage, lorsqu'Emile, gardant un sang-froid merveilleux, reprit en nous regardant :

— Le christianisme a été prêché à Trèves, en l'an 50, par saint Euchare.

— Et l'évêché, devenu ensuite archevêché, le plus ancien de l'Allemagne, fut fondé en 327 par l'impératrice Hélène, qui en fit évêque le Grec Ogritius, interrompit le voyageur. Lactance, Athanase, Ambroise, Jérôme et le grand Augustin disent dans leurs œuvres que c'est à l'église de Trèves qu'ils doivent leur instruction. Athanase y vécut en exil, et on y exécuta Priscillien comme hérétique.

— Décidément, vous êtes très-fort sur l'histoire de Trèves, Monsieur, je vous en félicite... dit Emile.

— Moins que vous, Monsieur, reprit l'étranger avec une courtoisie qui remit en bonne humeur notre camarade.

— Oh ! Monsieur !... fit-il avec une modestie parfaite, j'ai des leçons à recevoir de vous...

— Au contraire, Monsieur... fit le muscadin, et comme je suis de Trèves, il me sera fort agréable de passer quelques heures avec vous et votre société pour vous en faire les honneurs. Voici le steamer qui s'arrête : descendons, et regardez-moi comme votre guide.

La réconciliation était faite, et l'amitié succédait à une sourde antipathie. Nous en profitons pour nous mettre à la remorque du jeune Trévire, qui met son lorgnon dans sa poche, jette son cigare, offre son bras à madame Daurey avec une politesse exquise, et salue M. Verbedur avec un sourire.

Nous entrons dans la ville.

— Notre belle cité de Trèves a eu beaucoup à souffrir, dit-il en regardant où est Emile. Ravagée en 406 par les Vandales, et en 834 et 884, quatre fois par les Normands, elle est devenue cependant la résidence des rois francs.

— Mais lors du partage de l'empire, elle fut donnée à la Lorraine, et, avec celle-ci, à l'empire germanique, en 923... achève Emile, qui décidément veut continuer pacifiquement la lutte du savoir.

— Votre fils est piquant comme un Gaulois, vif comme un Français, et fort en histoire comme un académicien, Madame, dit le jeune homme à madame Daurey.

— Il fait l'éloge de son digne précepteur, alors... répond la mère d'Emile.

Ici M. Verbedur et notre beau cicerone se saluent fort généreusement. Puis ce dernier reprend aussitôt :

— Au XII<sup>e</sup> siècle, Trèves fut érigée en archevêché et en électorat. Son archevêque-électeur fut archichancelier de l'empire. Pendant le XIV<sup>e</sup> siècle, notre cité dut supporter des luttes continuelles avec les archevêques, qui, pour cette raison, transférèrent leur résidence à Coblenz.

En 1473, il y fut fondé une université, supprimée en 1798 par les Français.

En 1522, François de Sickingen l'assiégea inutilement.

Olivier, l'un des disciples de Calvin, fit, en 1759, l'essai d'introduire la réforme à Trèves : mais l'électeur Jean repoussa la nouvelle doctrine, et ma belle patrie eut le bonheur de rester catholique.

— Bravo ! fit Emile.

— Aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, Trèves fut prise et reprise...

— Ah ! voilà les Français sur l'horizon... dit Madame Daurey.

— En 1632, par les Français, continua le jeune dandy avec un sourire; puis par les Espagnols, en 1645; par les Français encore, en 1684; et, en 1704, par les Anglais, sous les ordres de Marlborough.

De 1794 jusqu'en 1814, elle fit partie de la France; depuis, elle échet à la Prusse. Le dernier archevêque-électeur de Trèves, Clément Venceslas, est celui qui a si noblement décoré Coblenz.

Vous le voyez, notre ville est assise dans un bassin qu'entourent de superbes collines. Elle est composée de la cité et de douze faubourgs. Elle renferme une grande quantité de jardins dans son enceinte. Un pont en pierres joint les deux rives de la Moselle. Les arches de ce pont remontent à Auguste, en 28.

Vous allez le remarquer, peu de villes, je n'en excepte même pas celles de l'Italie que j'ai visitées, offrent autant de monuments anciens.

Cette *Tour des Pâiens* est le reste du vieux palais des empereurs romains.

Ces *Thermes*, voisins de notre place des Manœuvres, appartenaient au palais de Constantin.

Cette église protestante n'est autre que la basilique romaine du même prince.

Sortons de la ville par ce point... Voici l'*Amphithéâtre*...

— Qu'il est vaste! qu'il est beau! criions-nous tous...

— Moins cependant que les Arènes de Nîmes, dit Emile, qui aime beaucoup à rappeler ses souvenirs de voyages.

— Il n'a pas moins de soixante-dix-huit mètres de long sur cinquante-deux de large... dit M. Herder, dont le nom nous est révélé par l'un de ses parents qui lui serre la main.

— Quoi! s'écrie M. Verbedur, en prenant une pose mélodramatique, c'est donc là que Constantin assistait à ces cruels spectacles où les prisonniers francs étaient livrés par milliers à la fureur des bêtes féroces!

— Et quand les infortunés athlètes avaient épuisé la rage de ces animaux, ils devaient combattre, jusqu'à la mort, les uns contre les autres! ajoutai-je.

— Six mille spectateurs trouvaient place dans ce vaste édifice... reprend M. Herder.

Jé laisse de côté les restes d'un aqueduc, continua-t-il, et vous conduis à la *Porte-Noire*. C'est un monument du style toscan, avec deux tours, deux portails et trois étages. Elle est nommée *Porte-Noire* à cause de sa couleur noire.

— C'est une construction romaine... fit M. Verbedur, et c'est, en ce genre, le monument le plus important que possède l'Allemagne.

— Dire que les légions des empereurs et les empereurs mêmes dont nous parle Tacite sont passés sous cette voûte! Ces pierres les ont vus... dit Emile avec l'accent de l'antiquaire.

— Au XI<sup>e</sup> siècle, reprend notre nouvel ami, sa plate-forme servit de demeure à un anachorète, Siméon de Sinaï, canonisé par l'évêque Poppo, qui transforma la *Porte-Noire* en chapelle. Après avoir servi de magasin à l'armée de Napoléon I<sup>er</sup>, elle fut rétablie par le gouvernement prussien, qui en a fait un Musée des antiquités trouvées dans le voisinage de Trèves.

— J'aime mieux cela... dit madame Daurey.

J'abrège, chers lecteurs. Nous visitons la place du Marché, qui est ornée d'une colonne surmontée d'une croix; elle possède aussi une fort belle fontaine, et son Hôtel-de-Ville, du xv<sup>e</sup> siècle, est maintenant devenu une taverne.

Nous voyons ensuite la cathédrale de Saint-Pierre. Sans contredit, c'est la plus ancienne de l'Europe septentrionale, car elle fut fondée en 328, par l'impératrice Hélène. Au xi<sup>e</sup> siècle, elle fut agrandie. Elle est irrégulière dans sa forme et possède de riches autels et une galerie en marbre. Nous y trouvons les tombeaux de plusieurs archevêques. Mais ce qui fait sa gloire et son trésor, c'est la relique précieuse de la Tunique sans couture de N. S. J.-C. Nous la vénérons sans pouvoir obtenir qu'on nous la montre.

L'église Notre-Dame, l'un des plus beaux morceaux de l'architecture allemande, contiguë à la cathédrale, date du xiii<sup>e</sup> siècle. Sur les douze piliers qui entourent le portail, on nous fait remarquer les statues des Apôtres. Ce portail lui-même est orné de magnifiques sculptures représentant les scènes de la Passion.

Je m'arrête. Je n'ai plus rien à vous dire sur Trèves, si ce n'est que nous dinons à merveille à l'Hôtel de Venise. Madame Daurey avait obtenu de M. Herder qu'il serait notre convive. Il y fait très-bonne figure et ne se met plus le lorgnon dans l'œil. Seulement, au sortir de table, il offre un cigare à M. Verbedur, qui s'empresse de faire la moue, en souvenir de la brasserie de Coblentz.

Nous voici de retour à Coblentz. Nous nous y reposons tout un jour près de notre cher convalescent, qui parle déjà de son départ pour Paris. Quant à nous, après maintes promesses de les revoir, nous quittons MM. Edmond et Louis, et, nous embarquant sur la *Victoria*, nous partons pour Cologne.

*Ile de Niederwerth*, salut! Salut à ton monastère et à son église du xvi<sup>e</sup> siècle, remarquable par ses vitraux et ses boiseries. Château appuyé au moustier, toi qui vis pendant quelques mois, en 1357, le roi Edouard III d'Angleterre, salut!

Voici *Vallendar*, *Mola Romanorum*;

*Bendorf*, avec une vieille basilique;

*Friedrichberg*, orné d'un parc superbe;

*Sayn*, où l'on a trouvé de magnifiques ruines romaines, et dont Frédéric, premier comte de Sayn, à son retour d'une campagne contre les Maures, en Espagne, a bâti le burg immense;

Le vieux *Mur d'Engers*, d'origine romaine;

Et *Engers* avec son beau manoir.

Ce fut là, où vous voyez un banc de sable au milieu du Rhin, que César passa le Rhin avec ses légions.

Ce fut là aussi que le général Hoche, en 1797, opéra son passage avec ses régiments.

Là encore ce jeune héros mourut... empoisonné par des mains envieuses qui l'avaient convié à un repas, en Bretagne.

— Eh ! l'ami ! quel est cet obélisque ? dis-je à un matelot qui parlait français.

— La tombe d'un des vôtres, me dit-il, Hoche, l'intrépide Hoche, enterré là, à *Weisenthurm*, ou la *Tour-Blanche*, comme vous diriez.

Je salue les restes de notre compatriote, et j'appelle mes camarades pour lui faire rendre le même honneur, car nous pouvons lire sur le socle :

AU GÉNÉRAL HOCHÉ, L'ARMÉE DE SAMBRE-ET-MEUSE.

Après quoi notre *damchishff*, bateau à vapeur, lecteurs, ne vous effrayez pas de ce mot, fait escale à Newied.

— Qu'est-ce que *Newied* ? dis-je à un voyageur qui consultait un album en le comparant à la vue magnifique que nous avions sous les yeux.

— *Newied*, Monsieur, me répondit-il, est le nid le plus gracieux des bords du Rhin. Voyez, que lui manque-t-il pour plaire à l'œil ? Fleuve élargi comme un lac devant lui, croupes gracieuses de collines verdoyantes, champs cultivés, vignes, prairies, vergers, maisons blanches, rues propres indiquant l'aisance, palais, église, quartier de Frères moraves, vrais artistes ! c'est un frais Eldorado qu'en 1657, hier par conséquent, fondait le comte Frédéric, qui le destina pour asile aux persécutés du globe.

Et puis *Irlick* sur sa gauche ; le joli château de *Bonrepos*, près des ruines de deux villes romaines enfouies, mais que chaque jour découvre le soc de la charrue ; le parc princier de *Nothhausen*, la magnifique vallée de la *Wied* qui l'arrose, l'abbaye de *Romersdorf*, *villa romana* que je vous signale là-bas ; une chaussée romaine, vers *Heddersdorf*, voilà le *Newied* que vous avez sous les yeux.

— C'est magnifique, Monsieur ; mais permettez-moi de vous demander ce que l'on trouve de curieux dans les villes romaines dont vous me parlez ?

— Des fragments de murs, un castel, plusieurs bains chauds, *caldaria*, les restes d'un long aqueduc, des pierres portant les noms des 8<sup>e</sup>, 21<sup>e</sup> et 23<sup>e</sup> légions, une *Vénus Gradiens*, une *Diana Venatrix*, un Mercure jouant de la flûte, un Génie avec une corne d'abondance, des monnaies, des médailles, un *Sacellum* ou petit temple, et chaque jour mille autres objets.

Emile, notre amateur d'antiquités, avait entendu ces derniers mots. Il courut à sa mère, et voulait à tout prix descendre à *Newied*. Mais son désir imprévu ne put être exaucé : notre *damchishff* se remettait en route.

Sur ce, je m'étais trouvé face à face avec un capucin que bien des gens semblaient fuir, par respect peut-être, peut-être aussi par bêtise. Ce fut un motif pour que je lui fisse politesse, et elle fut entière. Nous causâmes. C'était un homme sage et profond. Mes amis,



me voyant en relation ouverte avec lui, vinrent lui former une petite cour, et, comme moi, l'entourer de leur courtoisie. Il n'y eut pas jusqu'à madame Daurey qui ne s'empressât de lui donner des preuves de sa vénération. Il se rendait à Cologne, qu'il se proposa de nous faire voir. Il avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup voyagé. Certes ! il y avait plus de valeur dans la bosse gauche de son cerveau proéminent que dans toutes les têtes de ces commis-voyageurs ou de ces marchands enrichis dans un commerce sans horizons qui tout-à-l'heure le regardaient avec dédain. Il nous sut gré de nos avances.

— Je méditais sur la vanité des choses de la terre, nous dit-il, et il suffisait de ce petit coin du monde qui s'étend de Coblenz, que nous quittons, à Andernach, où nous allons toucher, pour m'inspirer la preuve de cette instabilité de la vie. Ce fut là le théâtre de luttes longues, sanglantes et terribles entre Charles le Chauve et Louis le Germanique. Là, eurent lieu successivement les combats, en 940, des ducs de Franconie et de Lorraine et Othon I<sup>er</sup>; en 1114, des démêlés entre Henri V et l'archevêque de Cologne; en 1198, des batailles entre Othon de Brunswick et Philippe de Souabe; et puis maints épisodes cruels de la guerre de Trente-Ans, de celle de la Succession d'Orléans ou d'Espagne, car Andernach fut pris en 1688...

— Par les Français ? s'empessa de dire Emile.

— Oui, par les terribles Français... dit en riant le capucin. Et puis, que d'événements divers n'amena pas sur ces rivages votre fatale révolution française.

Tenez, voici la vieille ville d'*Andernach* que je vous annonçais. Voyez, sur la rive gauche, comme ses tours, ses pinacles, ses édifices en ruines s'élèvent au milieu d'un vaste amphithéâtre de montagnes de basalte dont les flancs noirs donnent à ces lieux un aspect sombre et antique.

Ammien Marcellin, dans son Histoire de Julien, l'appelle *Antumnacum*, et dit qu'elle était déjà remarquable en 359.

Cellarius la nomma *Antonacum*.

Sous le règne de César, Drusus y érigea une des cinquante tours qui la rendirent célèbre, mais que détruisit Civilis, le général batave qui fit un si terrible *Tumultus Gallicus*, sous Galba, le vieil empereur.

Elle devint ensuite ville frontière de l'empire et quartier-général d'un préfet militaire.

Les rois d'Austrasie y bâtirent un palais dont le roi Sigebert fut le dernier possesseur.

On lit dans les chroniques d'Andernach que l'on pêchait dans le Rhin des fenêtres de ce palais, ce qui ferait croire que le Rhin s'est éloigné de son ancien lit, car ces ruines que vous voyez, qui sont les restes de ce palais, sont bien à quinze mètres du rivage.

Elle perdit de son importance lorsqu'elle devint le domaine des électeurs de Cologne. Ce fut alors seulement que cessa une coutume barbare qui y existait depuis des siècles et d'après laquelle on prêchait, au milieu de cette place que vous entrevoyez, un sermon contre les habitants de *Lintz*. Cette cérémonie burlesque remplissait les auditeurs d'une

*Excursions.*

telle rage qu'ils auraient infailliblement assassiné tout individu de Lintz qui se serait trouvé alors sur leur passage.

— Mais à quoi, dis-je, peut-on attribuer une pareille animosité ?

— A un combat qui eut lieu sous Charles-Quint, et dans lequel les habitants de Lintz massacrèrent ceux d'Andernach et de Rheineck.

L'église paroissiale, qui est fort ancienne et consacrée à sainte Geneviève, est remarquable par ses beaux reliefs. L'empereur Valentinien et un fils de Frédéric Barberousse y sont enterrés. Mais j'ai vainement cherché quelque trace de leurs tombeaux.

Sous les fondements de l'Hôtel-de-Ville se trouvent de vastes souterrains appelés les *Bains des Juifs* par le peuple : mais ce sont des thermes romains.

On suppose que c'est à ce peuple que l'on doit cette porte de Coblenz que vous avez vue en arrivant et qu'on nomme *Romerthor*. C'est fort probable.

Mais ce qu'il y a de plus beau comme ruines, ce sont ces imposants et pittoresques débris du palais des rois et du château archiépiscopal.

Vous allez voir maintenant, sur le Rhin, une tour sphérique appelée le *Rheinkrahn*. Elle est tout simplement destinée à porter une grue qui sert à embarquer les meules dont Andernach fait un grand commerce, comme vous le voyez là sur le rivage, ainsi que du tufa et du trass.

Voici également, hors de la ville, une autre vieille tour dont les flancs battus par les éléments ont défilé leur rage depuis bien des siècles. On y voit les anciennes armoiries de la ville. C'est un grand donjon octogone qui date de 1520.

— Quel est ce beau château, situé au pied d'un haut rocher escarpé, dont les flancs noirs ainsi que les ruines dont est hérissée sa cime annoncent le ravage des siècles ? demanda madame Daurey.

— Ces ruines d'*Hammerstein*, aujourd'hui couvertes de ronces et de lierres, ne rappellent guère l'imposant château-fort qui était défendu de trois puissantes tours ; et en voyant ce pauvre village d'*Ober-Hammerstein*, on est loin de supposer que c'était autrefois une ville fortifiée. Le dernier héritier du burg et du village fut le comte Othon, qui, s'étant rendu odieux par ses rapines et ses cruautés, s'attira la vengeance de l'empereur Henri II, qui rasa les murailles et endommagea le burg.

Suivant une chronique impériale, le moine Hildebrand, plus tard pape sous le nom de Grégoire VII, étant fort jeune encore, fut détenu dans une tour de ce burg. En 1106, il servit aussi d'asile à Henri IV, en guerre contre le souverain pontife dont nous venons de parler.

Sur notre gauche, au fond de la plaine, ne voyez-vous pas miroiter des eaux dans les feux du soleil couchant ?

— Parfaitement... répondis-je.

— C'est le lac de *Laach*. Ce lac a la forme d'un cratère de volcan, et ceci ne vous éton-

nera pas quand vous saurez que toute la contrée est volcanique. Sur le rivage du lac, au sud-ouest, voyez-vous les clochers et les tours d'une abbaye? C'est celle de Laach, un des monuments les plus beaux et les plus importants de l'architecture allemande des XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècles. L'église, bâtie en forme de croix, est du plus pur style bysantin. Elle a trois nefs, deux chœurs et six tourelles.

— Alors c'est *Brokl* que nous avons sur la rive gauche? dis-je à notre bon moine.

— Précisément, fit-il. Et là, tout près du village, sur le sommet de la montagne, vous apercevez le manoir de *Rheineck*, que le conseiller de Bethman-Holweg a fait construire sur l'emplacement de l'ancienne ruine. La terrasse du jardin offre une vue ravissante.

Voici la petite ville de *Blankenheim*, où est la source de l'*Ahr*.

— Et ce château? demanda notre cher maître.

— *Ahremberg*, berceau de l'illustre famille ducale... dit le pèlerin.

Cependant, à mesure que nous descendions le fleuve, la contrée s'élargissait sur ses deux rives. Ici dominait une masse de montagnes pierreuses couvertes en partie de vignes. Là c'étaient, dans le lointain, les châteaux d'*Osbruck* et de *Landskron*, dont les hautes murailles semblaient se perdre dans les nues. Et puis on voyait les ruines du vieux burg d'*Argenfels* couchées sur leur rocher sauvage. Au loin, près de l'endroit où l'*Ahr* se jette dans le Rhin, apparaissait *Sinzig*, mais à quelque distance du fleuve.

Là, d'après notre cicerone, avait eu lieu une bataille entre Constantin et Maxime.

Là aussi, à *Sinzig*, dans la vieille église, bâtie avec de la pierre de tufa, se voit une chapelle dans laquelle on trouva, il y a trois cents ans, un cadavre desséché comme une momie. Les Français transportèrent cette relique à Paris; mais on l'a restituée depuis.

Du temps de Frédéric Barberousse, *Sinzig* avait un palais royal.

*Sinzig* est l'ancienne *Sentiacum* des Romains. On y trouve des médailles. On prétend même que c'est là, et non à Bonn, qu'était situé *Ara Ubiorum*.

— Au fond de la vallée de l'*Ahr*, au loin, si vous avez bonne vue, reprit le capucin, vous pouvez voir *Ahrweiler*, le chef-lieu de la vallée. Son château fut détruit..

— Par les Français, en 1689! interrompit Emile.

— Son église, qui est du XIII<sup>e</sup> siècle, continua le moine en riant, a ceci de particulier qu'elle possède un triple chœur.

— Alors il y a bien plus de charité dans le pays puisqu'on a tant de chœurs... dis-je.

— Au contraire; voici *Lintz*, dont je vous disais tout-à-l'heure que les habitants, par leur méchanceté, avaient attiré sur eux une vengeance annuelle de la part de ceux d'*Andernach*.

— Ah! c'est *Lintz* qui est là, sur la rive droite? dit Fernand. Mais quel est donc ce rocher qui s'élève à une telle hauteur, à l'est?

— Le rocher de *Hummelsberg*, qui est à six cents mètres au-dessus du fleuve. Il porte un monument commémoratif de la bataille de *Leipzig*.

Quant à Lintz, c'est une ville ancienne qui eut à subir des sièges fréquents aux xv<sup>e</sup> et xvii<sup>e</sup> siècles.

Maintenant voici *Rémagen* qui se découvre à nos regards. C'est une cité toute romaine. Les Romains la nommaient *Rigomagum*. De nombreuses antiquités ont été trouvées dans son voisinage. Le portail de son église paroissiale est remarquable par ses sculptures grossières du xi<sup>e</sup> siècle.

— Et sur la colline qui domine les environs, quelle est cette basilique, ou plutôt ce monastère gothique qui s'élève avec autant de dignité? demanda M. Verbedur.

— C'est le prieuré et l'ancienne église de Saint-Apollinaire. On y conservait jadis le chef de ce saint, envoyé de Milan, en même temps que les reliques des trois rois.

Sur la rive droite du Rhin, considérez bien *Erpol*, et *Okkenfels* qui étale si magnifiquement les ruines de son château.

— Mais quelle est cette belle route bordée d'arbres verts et touffus, dit Fernand.

— C'est la route de Coblenz qui sort de la petite ville d'*Unkel*, située dans la vaste plaine adossée aux *Sept-Montagnes*, que vous apercevez à l'horizon.

En face, voici *Oberwinter*, près de qui le Rhin se resserre, et plus loin la petite ville de *Werth*.

Sur la rive gauche, remarquez cette montagne. Sous différentes couches de trente à quarante pieds d'épaisseur, on trouve une immense quantité de colonnes de basalte, placées en tous sens depuis des siècles. On en extrait des matériaux pour paver et pour bâtir. Cette chaîne de colonnes descend jusque dans le Rhin et s'élève à la surface des eaux. Tenez, ce groupe de rochers en fait partie. On le nomme *Unkelstein-le-Petit*.

— Alors il y avait un *Unkelstein-le-Grand*? demanda M. Verbedur.

— Oui, là, sur le rivage, était un énorme rocher, détaché en apparence du petit *Unkelstein*, et qui, élevant ses sombres flancs du milieu des eaux, était constamment visible et, servant de fanal, indiquait aux pilotes la route qu'ils devaient suivre. Mais il était dangereux pour la navigation, et les Français l'ont fait sauter.

— Bravo! fit Emile.

— Les bateliers du pays racontent mille légendes sur ces terribles *Charybde* et *Scylla*; mais je ne vous en ferai pas le récit... reprit le capucin. J'aime mieux vous dire de jeter un dernier regard sur tous ces points de vue majestueux que nous allons quitter, de promener votre œil sur ce pittoresque village de *Rheinbreitbach*, qu'abrite cette belle montagne chargée de riches vignobles, et enfin de l'arrêter sur cette île du fleuve devant laquelle nous arrivons.

C'est l'île de *Nonnenwerth*, ou *Rolandswerder*. Elle est d'origine volcanique et contient des restes de basalte. Son étendue est de cent soixante arpens. Elle a un hameau de trois cents habitants.

— Mais ce bâtiment, cette église, que sont-ils? demandai-je.

— Un couvent dont l'origine est fort ancienne, et qui fut brûlé pendant la guerre de Trente-Ans. Supprimé en 1802 par Napoléon, on le transforma en hôtel jusqu'en 1822. Mais depuis quelques années il sert d'habitation à des Sœurs-Grises.

On raconte qu'une vieille servante qu'on y trouva, en 1802, ne put jamais indiquer son âge. Mais, au déménagement de la bibliothèque, comme on ouvrait le Missel de la première supérieure qui l'avait reçue dans le couvent, et qui avait écrit son nom, son âge et l'époque de son entrée dans le monastère sur une des gardes du livre, on calcula que la brave fille devait avoir cent vingt ans. On lui révéla son âge à tort, bien à tort, car, dans la nuit suivante, la pauvre femme, toute dérangée de la découverte, s'affaissa pour ne plus se relever.

— Oh! mon révérend Père! quelle est cette tour aérienne qui domine les ruines de sa base, sur cette charmante montagne? dit Emile avec l'accent de l'enthousiasme.

— *Rolandseck*... répondit le moine. La tradition populaire désigne le fameux chevalier Roland comme son fondateur. Mais elle est du XI<sup>e</sup> siècle et n'appartient pas au brave Roland. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle fut détruite par Charles le Téméraire.

Le *Roders-Berg* ou *Rothen-Lansoeng*, la montagne qui en est voisine, est fort intéressant au point de vue minéralogique. Il contient beaucoup de substances volcaniques. Au sommet on retrouve le cratère d'un volcan dont les éruptions ont cessé depuis plusieurs siècles.

Ces ruines romantiques ont été rendues fameuses par mille légendes. Elles ont fourni surtout à l'immortel Schiller le sujet d'une ballade qui leur donne un nouvel éclat. Si vous voulez un jour lire le *Chevalier Toggenburg*, vous jugerez le chant du poète, les ruines, la montagne et l'île du monastère de Nonnenwerth, qui y figurent.

En face de Rolandseck, sur la rive droite, remarquez maintenant *Drachenfels*, château bâti sur un rocher élevé de deux cent soixante-seize mètres au-dessus du Rhin, et dominant *Rhændorf*. Il fut construit au XI<sup>e</sup> siècle, par l'évêque Frédéric de Cologne; mais, en 1520, il fut détruit par François de Sickingen.

Drachenfels veut dire Rocher du Dragon.

Lorsqu'on approche des ruines du manoir, on trouve une caverne nommée *Dombruch*. Les vieilles légendes des Niebelungen, dont certainement vous avez entendu parler, la désignent comme le repaire d'un dragon tué par Siegfried. D'après une autre légende, le dragon aurait attaqué tous les navires de passage sur le Rhin, jusqu'à ce qu'un jour se fût présenté un navire chargé de... poudre. L'haleine de feu du dragon détermina un embrasement et une explosion qui anéantirent bateau et dragon.

De Drachenfels, un sentier conduit sur la crête de la montagne, au sommet du *Wolkenburg*, ruines d'un vieux château presque effacées. Du haut de ces montagnes, on jouit d'une des vues les plus magnifiques des bords du Rhin. Cependant, du plateau du Drachenfels, la vue est préférable, parce que cette hauteur est la plus voisine du Rhin. Les charmants

flots qui se baignent au milieu du fleuve, les nombreuses courbes qu'il décrit dans son cours, les canots, les dampschiffs, les navires de toutes formes, charment et séduisent le regard.

Les carrières qui sont près du vieux manoir de l'évêque de Cologne ont fourni les pierres qui font les assises de la belle cathédrale que vous admirerez demain.

Maintenant que nous sommes éloignés du Drachenfels, ne voyez-vous pas qu'il fait partie des *Sept-Montagnes* ?

Comptez là, à votre droite : une, deux, trois, quatre, cinq, six et sept. Le *Drachenfels* est la plus haute. Il s'élève soudain au-dessus de la rivière jusqu'à une hauteur prodigieuse, et se réunit au *Volkemburg*, qui veut dire Rideau de la Montagne. Ensuite vient le *Stromberg*, ou *Fetersburg*. Derrière viennent le *Nonnenstromberg*, l'*Oelberg*, le *Lowenberg* et le *Hemmerich*. On découvre des ruines sur presque toutes ces montagnes. On prétend même que l'empereur Justinien construisit des tours sur le *Lowenberg* et le *Stromberg* pendant les conquêtes des bords du Rhin.

— Quel délicieux aspect produisent ces montagnes, vues ainsi à distance, dans la brume du soir... dit madame Daurey.

— Et aux premiers feux du jour ! ajouta le capucin.

— Voici la petite ville de *Königswinter*, où l'on débarque d'ordinaire pour aller visiter les *Sept-Montagnes*, en passant par le village de *Dollendorf*, un peu plus loin, et l'*Abbaye de Heisterbach* ensuite, placée dans une vallée charmante. Au temps de Frédéric Barberousse, vécut dans cette abbaye un poète facétieux nommé Walter de Mappes. Ce fut lui qui composa la fameuse chanson : *Mihi est propositum...*

Remarquez à cette heure *Godesberg*, agréablement situé au pied de cette montagne qui porte son nom. La fameuse *Draitcher*, ou *Fontaine de Draitsch*, prend sa source dans ce village et attire une foule de voyageurs de tous les pays.

On aperçoit d'ici les ruines d'un château et de l'antique chapelle de Saint-Michel, au sommet du *Godesberg*. On dit que là était la véritable *Ara Ubiorum*. En tout cas, c'était le pays des Ubiens. L'empereur Julien y campa, et, à son départ, les habitants, pour remercier Dieu, élevèrent le *Sacellum sancti Michaëli*.

En 1210, l'archevêque Théodore bâtit un château avec les pierres de cette chapelle tombée en ruines, mais dont les restes montrent des vestiges d'architecture romaine. Ce château, qui avait servi à une garnison hollandaise pendant la guerre de Trente-Ans, fut ensuite détruit en 1593. Mais la tour, que vous voyez, échappa à cette destruction. Elle a quatre-vingt-dix pieds de haut.

Avant *Kestenich* et *Dottendorf*, que nous allons atteindre, voyez d'ici ce monument gothique que l'on nomme *Hoch-Kreutz*, *Croix-Haute*. C'est une croix de trente-six pieds de haut qui fut élevée, en 1333, par l'archevêque Walram de Juliers, avec des pierres du *Drachenfels*, en commémoration de l'achèvement du chœur de la cathédrale de Cologne.

La légende, prenant la place de l'histoire, dit qu'elle fut dressée par un baron nommé Hochkircher, qui, ayant tué en duel un chevalier, fut condamné à bâtir cette croix.

A notre gauche, voici *Kreutzberg*, ancien *couvent de Servites*, situé à cent trente-quatre mètres au-dessus du Rhin. Il n'est resté de ce moustier que l'église, avec des caveaux souterrains renfermant les tombeaux de vingt-cinq moines. On y admire un magnifique escalier de marbre d'Italie.

Enfin, en suivant cette belle allée de châtaigniers, votre œil peut voir le *Château de Pappelsdorf*, ou de *Clementruhe*, résidence électorale. Le général romain Publius lui a donné son nom. Le palais est carré et n'a que deux étages. Sa cour, à l'intérieur, est entourée d'arcades sur lesquelles s'élève une galerie légère.

— Et c'est *Bonn* que nous avons à présent à notre gauche? dit M. Verbedur.

— Oui, Monsieur, *Ara Ubiorum*, qui prit ensuite le nom de *Verona*, puis de *Bonna*, de *Bonnensia Castra*. Ce dernier nom lui fut donné par la 16<sup>e</sup> légion, qui campa sous ses murs.

Drusus y bâtit une de ses cinquante tours. Il y jeta un pont sur le fleuve pour communiquer avec *Gesonia*, maintenant Geusen, où campait la 1<sup>re</sup> légion;

Julien l'Apostat la fortifia en l'entourant d'un mur;

Hélène, mère de Constantin, fonda la cathédrale;

Les Normands la saccagèrent deux fois sous Charles le Gros, en 881;

Ayant obtenu le droit de cité en 1240, elle devint en 1268 la résidence de l'archevêque Engelbert, chassé de Cologne;

En 1583, l'empereur Charles IV y fut sacré par l'électeur Walram;

Gebhard et la comtesse Anna de Mansfeld y furent mariés en 1584, ce qui amena une guerre qui dura jusqu'en 1589;

Alors elle fut brûlée; mais renaissant de ses cendres, en 1673, elle se rendit aux armées de Hollande, d'Espagne et d'Autriche;

En 1689, elle tomba au pouvoir de Frédéric III.

Elle fut prise par le général hollandais Cohorn, après un bombardement de quelques heures.

Le duc de Marlboroug s'en empara peu après.

Depuis 1795 jusqu'en 1814, elle appartient aux Français.

— Enfin! fit Emile. J'étais tout stupéfait de ne pas voir figurer les Français en tout ceci.....

— Cela ne pouvait pas être, n'est-ce pas? dit en riant notre bon religieux. Cette ville est d'une antiquité extraordinaire, reprit-il. Elle a eu quatre églises. Son *munster* n'est pas celui de l'impératrice Hélène. Il a été reconstruit vers le XII<sup>e</sup> siècle. Ses tours, sa flèche et tout son vaisseau sont du plus bel effet.

Près de la cathédrale, on voit les ruines de Saint-Martin, l'un des plus anciens édifices de Bonn. On peut croire que les Romains y ont travaillé.

Il y a un beau palais électoral, maintenant converti en université. Il est situé sur un terrain élevé. La façade principale forme un amphithéâtre délicieux, d'où l'on a une vue unique sur les Sept-Montagnes, *Siebengeburg*. Dans son musée, composé de nombreuses antiquités romaines trouvées dans ses environs, on voit un autel orné de bas-reliefs avec cette inscription :

DEE VICTORIAE SACRUM.

Les antiquaires prétendent que c'est la véritable *Ara Ubiorum*.

Lecteurs, je termine, car voici la *Victoria* qui part.

Le terrain devient plat et insignifiant entre Bonn et Cologne.

Cependant, nous passons devant *Transdorf*, jadis *Castra Trajani*. Trajan était campé à Cologne avec ses légions lorsqu'il fut élu empereur de Rome. Il avait même bâti des forteresses. Nous voyons à *Transdorf* les ruines d'une tour évidemment romaine.

Puis voici *Brühl*, ou *Broilum*, ou *Brolium*.

Mais la nuit vient... Nous serons bientôt à Cologne.....

